



HAL
open science

Littérature mondiale et littératures nationales entre cases noires et blanches (ou case grise)

Guillaume Bridet

► **To cite this version:**

Guillaume Bridet. Littérature mondiale et littératures nationales entre cases noires et blanches (ou case grise). Littératures, 2013, Quadrillages labyrinthiques : l'échiquier Caillois, 68, pp.79-94. 10.4000/littératures.94 . halshs-01529916

HAL Id: halshs-01529916

<https://shs.hal.science/halshs-01529916>

Submitted on 2 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

Littérature mondiale et littératures nationales entre cases noires et blanches (ou case grise)

Guillaume Bridet



Édition électronique

URL : <http://litteratures.revues.org/94>

DOI : 10.4000/litteratures.94

ISSN : 2273-0311

Éditeur

Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 27 juin 2013

Pagination : 79-94

ISBN : 978-2-8107-0256-5

ISSN : 0563-9751

Ce document vous est offert par Centre
national de la recherche scientifique
(CNRS)



Référence électronique

Guillaume Bridet, « Littérature mondiale et littératures nationales entre cases noires et blanches (ou case grise) », *Littératures* [En ligne], 68 | 2013, mis en ligne le 29 novembre 2013, consulté le 02 juin 2017. URL : <http://litteratures.revues.org/94> ; DOI : 10.4000/litteratures.94



Littératures est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Littérature mondiale et littératures nationales entre cases noires et blanches (ou case grise)

Guillaume BRIDET

Cases d'un échiquier n'est pas un ouvrage uniforme : il témoigne de préoccupations variées et les textes qui le composent s'inscrivent dans des genres différents. Caillois s'en inquiète lui-même dans la préface, lorsqu'il concède céder trop souvent à une « dispersion fondamentale »¹ dont les pages qui suivent seraient un parfait échantillon. Ce n'est pas non plus un ouvrage univoque. Composé de textes publiés ou seulement rédigés entre la seconde moitié des années cinquante et le cours des années soixante, *Cases d'un échiquier* peut être envisagé comme le témoignage d'une transition entre les années trente et quarante, lors desquelles Caillois n'a pas de mots assez durs pour la poésie et la littérature et entend les sacrifier à la science et à la morale, et les années soixante-dix, qui achèvent son retour vers des pratiques que, malgré lui, il consent finalement à reconnaître comme poétiques ou littéraires². Mais l'on peut aussi

1. CÉ, « Préface », p. 8 et Œ, p. 559.

2. Un texte comme « Découverte de l'art » illustre parfaitement cette lente évolution de Caillois vers la poésie et la littérature (CÉ, p. 17-20 et Œ, p. 562-564). La position chronologique de *Cases d'un échiquier* expliquerait ainsi les tensions, sinon les contradictions, qui animent l'ouvrage entre louange de la poésie et reconnaissance affichée de certains poètes, au premier rang desquels Breton et Baudelaire, et méfiance toujours présente à leur encontre, qu'on sent encore percer au détour de certaines phrases.

voir dans ces tensions la dynamique qui donne sa cohérence et son mouvement, non pas seulement à cette phase de transition, mais à l'ensemble de l'œuvre de Caillois. Faisant, toujours dans sa préface, le pari d'une forme de « continuité »³, l'auteur entend essentiellement montrer que, par-delà ses démarches les plus disparates en apparence, il n'a cessé de tisser des liens entre nature et culture. Jean Starobinski a apporté quelques précisions sur ce point fondamental en insistant sur la dimension conflictuelle de l'œuvre :

Dès le début, il y eut concurrence, dans les écrits de Caillois, entre un dualisme combatif, fréquemment réveillé par l'indignation, et un monisme pacificateur, de plus en plus assuré de sa légitimité.⁴

Caillois balance en fait entre deux positions dont le consentement moniste et l'affirmation dualiste sont des figures privilégiées mais loin d'être uniques et que, montant encore en généralité et reprenant l'image suggérée par le titre de son ouvrage, on pourrait nommer position duelle et position fusionnelle : dualité de l'échiquier alternant cases blanches et noires, fusion d'un échiquier qui verrait toutes les cases se fondre en une seule – ni blanche ni noire, mais grise. Le rapport entre littératures nationales et littérature mondiale tel qu'il essaime dans divers textes recueillis dans *Cases d'un échiquier* – essentiellement mais pas seulement dans la section « Littérature mondiale » – est une bonne illustration de cette ambivalence motrice que l'œuvre de Caillois ne cesse de reprendre et d'aménager selon des configurations variables.

C'est à l'occasion d'un panorama consacré aux *Littératures contemporaines à travers le monde* publié en 1961 par Hachette que Caillois, sollicité pour la préface, est conduit très directement à réfléchir à l'articulation entre littératures nationales et littérature mondiale. Son propos est flatteur, qui met en relation la nouveauté de l'ouvrage et celle de la réalité qu'il décrit. Cet ouvrage se démarquerait des anciennes « histoires de la littérature universelle », dans la mesure où il ne se contenterait pas de réunir « des histoires des littératures nationales » mais serait réellement le reflet de « la littérature contemporaine à l'échelle mondiale »⁵ ; il ne serait donc pas la somme disparate de plusieurs unités nationales distinctes, mais considérerait un tout articulé selon des critères communs. Caillois prête cependant à ce panorama collectif des caractéristiques plus

3. CÉ, « Préface », p. 8 et Œ, p. 559.

4. Jean STAROBINSKI, « Saturne au ciel des pierres », *Roger Caillois*, Paris, Centre Georges Pompidou, Pandora Éditions, collection Cahiers pour un temps, 1981, p. 95.

5. CÉ, « Diagnostics » [1961], p. 228. Il est possible qu'en écrivant ces lignes Caillois ait en tête à titre de contre-modèle les trois volumes de *l'Histoire des littératures* parus dans la seconde moitié des années cinquante dans l'Encyclopédie de la Pléiade.

novatrices que celles qui sont réellement les siennes. Organisé très classiquement en chapitres passant en revue différentes littératures nationales – vingt-trois au total –, il n’esquisse en effet que très modestement, à l’occasion d’une remarque ponctuelle de tel ou tel de ses contributeurs, les relations qu’il pourrait y avoir entre certaines littératures nationales et qui seraient susceptibles de faire signe vers la formation d’une littérature réellement mondiale. Caillois prend en fait prétexte de cet ouvrage pour laisser libre cours à une réflexion qui anticipe de manière magistrale sur ce qu’on appelle aujourd’hui la mondialisation, appliquée en l’espèce au domaine de la création littéraire :

Jusqu’à présent, chaque littérature suivait son cours particulier. Certes, elle ne se développait pas en vase clos ; mais les influences, le plus souvent, y étaient lentes, tardives, partielles, intermittentes. En outre, elles s’exerçaient entre littératures de pays voisins, en tous cas entre langues de même structure, entre cultures apparentées. Aujourd’hui, grâce à la multiplication des traductions, au rétrécissement des distances, au rythme précipité qui préside à l’accroissement du volume des relations humaines de toute espèce [...], les influences, même en littérature, au moins par le relais amplificateur et simplificateur de la presse, du cinéma, de la radio et de la télévision, s’exercent d’une façon immédiate, massive, constante, se moquant des antipodes et de tout contraste de climats, de mœurs, de tradition ou de situation.⁶

De nouveaux moyens de communication permettraient ainsi que se réalise, de manière toutefois quelque peu menaçante, on le sent bien, la prophétie que Goethe confie à Eckermann le 31 janvier 1827 à la suite de sa lecture récente d’un poème serbe et d’un roman chinois et concernant l’avènement prochain d’une « *Littérature universelle (Weltliteratur)* »⁷. Aux yeux de l’écrivain allemand, c’est la possibilité même de lire des textes d’origine si variée et si éloignée du lieu où il vit qui témoigne de leur circulation désormais facilitée et qui ouvre la perspective de fécondations mutuelles. En s’appuyant sur les travaux de Pascale Casanova, en particulier sur *La République mondiale des Lettres*⁸, on pourrait contester aujourd’hui encore une telle anticipation et montrer que la communication intense et rapide entre espaces littéraires nationaux autrefois isolés et à présent devenus voisins est loin de suffire à unifier et surtout à homogéné-

6. CÉ, « Diagnostics », p. 228-229.

7. *Conversations de Goethe avec Eckermann* [1836-1848], traduction de Jean CHUZÉVILLE, nouvelle édition revue et présentée par Claude ROËLS, Paris, Gallimard, collection Du monde entier, 1988, p. 206.

8. Pascale CASANOVA, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 1999. Pascale Casanova montre que, non seulement l’espace littéraire mondial est très hiérarchisé et structuré par des différences considérables, mais qu’il compte encore bien des isolats fonctionnant très largement selon leur logique propre.

néiser ce qui pourrait être un espace littéraire mondial. Le panorama des *Littératures contemporaines à travers le monde* le montrait déjà en 1961 dans son traitement inégal des différents continents, puisqu'il consacrait les deux tiers de ses pages aux littératures de la seule Europe, partageait le dernier tiers à égalité entre l'Orient et les Amériques et ne consacrait aucun chapitre aux littératures africaines. Le monde dont il dessine la carte est ainsi singulièrement déformé et réduit. Caillois fait du reste lui-même une concession concernant l'existence éventuelle d'une « littérature universelle » :

Même s'il arrive qu'un ouvrage soit partout traduit simultanément, son influence ne s'exerce pas partout avec la même promptitude, avec une égale profondeur, ni dans un sens identique.⁹

Il s'ensuit que « les diverses littératures de la terre » ne sont pas « parfaitement synchrones »¹⁰. Mais assimilant significativement « littérature mondiale » ou « universelle »¹¹ et littérature mondialisée, c'est-à-dire littérature du monde entier (qui témoignerait véritablement d'un horizon d'attente partagé par tous) et littérature pour le monde entier (issue d'une origine locale mais imposée à l'échelle internationale par le système des échanges marchands), Caillois ne tire toutes les conséquences, ni des retards, voire de l'absence de traduction, ni des lectures différentes dont tout ouvrage est l'objet selon le milieu dans lequel il est reçu.

Là est sans doute le point décisif, qui permet de comprendre son hésitation, lisible d'une phrase à l'autre dans les deux pages suivantes, entre l'idée que la généralisation des nouveaux moyens de communication serait génératrice d'une uniformisation littéraire, et l'idée contraire d'une diversité qui se maintiendrait, entre un pessimisme proche de celui qu'exprime Auerbach dans un texte¹² de 1952 et l'optimisme plus ancien de Goethe à l'orée de l'accélération des échanges qui eut lieu durant le

9. CÉ, « Diagnostics », p. 231.

10. *Ibid.*

11. L'assimilation même par Caillois des notions de « littérature mondiale » et de « littérature universelle » pose également problème. On pourrait en effet distinguer la première (qu'a en tête Caillois dans cette page), désignant une littérature qui serait production d'un espace littéraire mondial, et la seconde, désignant plutôt le patrimoine littéraire mondial des plus grands textes reconnus comme tels à une date et en un lieu donnés. Voir sur ce point Christophe PRADEAU et Tiphaine SAMOYAUULT, « Introduction », dans Christophe PRADEAU et Tiphaine SAMOYAUULT (sous la direction de), *Où est la littérature mondiale ?*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2005, p. 7-8. Cette absence de distinction claire entre ce qui a été (le patrimoine littéraire) et ce qui est (la littérature au présent) témoigne en elle-même de la difficulté de Caillois à penser l'articulation entre le passé et l'émergence de la nouveauté.

12. Erich AUERBACH, « Philologie de la littérature mondiale » [1952], *Où est la littérature mondiale ?*, cité, p. 25-37.

XIX^e siècle. D'un côté, « de telles conditions tendent à engendrer une littérature œcuménique, héritière et bénéficiaire de tout patrimoine comme de toute aubaine » ; de l'autre, au contraire, « il s'en faut [...] que les originalités locales s'en trouvent menacées à la longue »¹³. D'un côté, donc, Caillois repère (et valorise) la persévérance des littératures nationales, de l'autre, il identifie (et redoute) l'apparition d'une littérature qui mêlerait des influences diverses et tendrait à la déterritorialisation – au point même, ultime étape, d'être tout entière fondue dans un même creuset, une même « mixture »¹⁴ écrivait déjà Valéry en 1919 à propos de la seule littérature européenne d'avant 1914, mais cette fois mondialisée. Ce qui apparaît très clairement dans ces hésitations de l'auteur, c'est sa difficulté à penser l'hétérogénéité interne de chaque littérature et la diversité des influences littéraires s'exerçant sur elle, comme si entre la tradition nationale et l'homogénéisation mondiale, il n'y avait pas de place pour des traditions nationales à la fois plurielles et revitalisées d'apports extérieurs sans pour autant être conduites à la disparition.

Nous, les autres : le débat est ancien, et sans remonter jusqu'aux barbares tels que les percevaient les Grecs, il nourrit la façon dont l'Occident se définit au moins depuis la Renaissance et les Grandes découvertes. Il est ainsi difficile de ne pas lire dans les propos de Caillois une conséquence de la relégation sur la scène internationale, à la fois de la France et de l'ensemble des pays européens, sous le coup de la Seconde Guerre mondiale mais aussi de la guerre froide et du mouvement de décolonisation. Un monde se construit dans lequel la civilisation européenne a cessé d'être le grand ordonnateur de la verticalité et le garant de valeurs qui étaient avant tout les siennes et qu'elle imposait au reste des hommes ; un monde plus horizontal, qui impose en tous les cas un nouvel équilibre des forces et donc une redéfinition des hiérarchies – entre autres littéraires. Au mouvement d'ouverture des différentes cultures européennes les unes vers les autres qui avait dominé l'entre-deux-guerres succède un mouvement plus large vers le monde entier, « monde entier des choses »¹⁵, comme l'écrit Saint-John Perse dans l'ouverture généreuse de *Vents* en 1946 – aussi bien des êtres et des cultures. Étiemble le Chinois a remplacé l'Européen Valéry Larbaud. Le trouble d'un esprit comme celui de Caillois, qui n'envisage jamais la question d'un point de vue étroitement français

13. CÉ, « Diagnostics », p. 229.

14. Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit » [1919], *Variété* [1924], *Œuvres*, tome I, édition établie et annotée par Jean Hytier, Paris, Gallimard, collection Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 993.

15. Saint-John PERSE, *Vents* [1946], *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, collection Bibliothèque de la Pléiade [1972], 1982, p. 179.

et national mais qui la place d'emblée au niveau des principes, n'en reste pas moins lié à cette conjoncture historique précise qui, en même temps et d'une autre manière, se trouve être encore la nôtre : entre prétention impérialiste et sentiment de décadence ; regard tourné vers l'étranger et repli identitaire ; accueil de l'autre et tentation de sa mise à l'écart.

Mais le trouble de cette préface aux *Littératures contemporaines à travers le monde* se nourrit de manière plus intime d'un imaginaire pour lequel, si on le prend à son plus haut niveau d'abstraction, la préservation de l'un est difficilement conciliable avec celle de l'autre. La double existence de littératures nationales et d'une littérature mondiale n'est-elle pas posée qu'aussitôt le duel menace de tourner à la fusion faisant disparaître la multitude des premières dans le ventre prolifique de la seconde.

Dans le même texte consacré à la littérature mondiale, Caillois manifeste ainsi de manière comparable la crainte de voir les flots toujours plus nombreux de publications se recouvrir les uns les autres sans que soit préservée la possibilité de discerner la vaine et vulgaire écume des eaux plus riches et plus nobles. Si le panorama publié par Hachette ne couvre que « les quinze dernières années seulement »¹⁶, c'est en effet que, soumis au double asservissement de la nouveauté obligatoire et de l'actualité journalistique, les œuvres se périment les unes les autres avec une vitesse de plus en plus grande. Se conjuguent ici un mouvement propre à la littérature elle-même et un autre qui vient de l'importance prise par les médias. Quant à la littérature, Caillois met en cause, dans la droite ligne de ses ouvrages parus à partir de la Seconde Guerre mondiale, la logique même d'un avant-gardisme qu'il juge destructeur :

Les outrances, les surenchères, les redondances, par où les œuvres se retrouvent démonétisées d'une année à l'autre, l'accélération de l'évolution littéraire, elle-même reflet et conséquence d'une évolution technique et morale de plus en plus rapide, voilà qui explique, sinon qui justifie, le très court laps de temps auquel est ajustée la tentative qui provoque ma réflexion.¹⁷

Les Impostures de la poésie, mais surtout *Babel* ou *Vocabulaire esthétique* ne disaient pas autre chose entre 1944 et 1948. Concernant les médias, même si Caillois avait déjà, avec d'autres¹⁸, tiré les leçons de la montée du fascisme et pointé le danger d'une propagande disposant de nouveaux moyens redoutablement efficaces pour soumettre les masses, l'analyse est

16. CÉ, « Diagnostics », p. 228.

17. CÉ, p. 230.

18. On pense en particulier à Elias Canetti mais aussi, avant lui, à Serge Tchakhotine ou à Philippe de Félice.

nouvelle par rapport aux années quarante, à la fois moins dramatique et précisément adaptée au champ littéraire :

La littérature contemporaine [...] se trouve de plus en plus liée à l'actualité. Le système de distribution, les Prix de fin d'année, le rôle des hebdomadaires, celui de la radio et de la télévision tendent également à faire du livre un article saisonnier.¹⁹

À peine le livre a-t-il paru que le voilà recouvert et emporté dans le flot montant des livres qui le suivent et d'une actualité toujours nouvelle.

Là encore, Caillois introduit une alternative : de la même manière qu'il oppose une littérature mondiale uniformisée à une littérature nationale dont l'originalité menace de se perdre, il oppose une littérature soumise au temps court de l'éphémère à une autre qui viserait le temps long de la postérité. De ces « œuvres écrites à *distance* »²⁰ des modes, Kafka, Valéry, Joyce, Saint-John Perse ou Borges ont, selon lui, déjà donné l'exemple. Mais des œuvres de ce type doivent rester « secrètes, quasi clandestines », dans la mesure où seule cette « quasi-occultation » garantit « une efficacité lointaine »²¹. En somme, l'alternative n'en est pas réellement une, en tous les cas pour ce qui concerne la littérature du temps présent : soit le livre est soumis au culte de l'actualité et de la nouveauté et il connaît *de facto* une existence éphémère, soit l'écrivain doit lui-même tout faire pour que son œuvre passe inaperçue dans l'espoir d'une reconnaissance qui ne peut être qu'ultérieure.

La critique que fait Caillois des moyens de communication modernes et de leur influence ambiguë sur la littérature n'est finalement qu'un des aspects de sa critique de nos civilisations essentiellement urbaines, de plus en plus saturées et qui sont comme l'équivalent humain des terrifiantes jungles tropicales qui hantent son œuvre. Dans un article consacré à une louange de l'Amérique latine, l'auteur livre une intéressante digression sur l'opposition entre nomades et sédentaires, les premiers ayant succombé finalement devant les seconds : d'un côté, « Gengis Khan, qui hait la civilisation » et qui détruit les villes « afin de rendre par force l'humanité à ce vagabondage ancestral, qui, seul, selon lui, la maintient saine et vigoureuse » ; de l'autre, « l'habitant des villes »²², qui finit par avoir le dessus en séduisant le nomade par ses palais ou en le vainquant grâce à ses canons. La légère prise de distance indiquée par la modalisation concernant le sentiment qu'il prête à Gengis Khan laisse penser – mais à

19. CÉ, « Diagnostics », p. 232.

20. CÉ, p. 233.

21. CÉ, p. 233-234.

22. CÉ, « À la louange de l'Amérique ibérique », p. 122-123.

tort – que Caillois tranche en faveur des sédentaires contre les nomades. La ville est en effet à ses yeux le lieu d'un insupportable amalgame qui détruit toutes les singularités :

Aujourd'hui, plus que jamais, la civilisation est urbaine. Elle l'est jusqu'à l'asphyxie. Dans les fourmilières où se pressent, se gênent, s'écrasent des multitudes accrues, l'homme finit par être privé de l'espace et de l'indépendance nécessaire à la moindre joie.²³

Transposant sur le plan de l'esprit ce qui vaut sur celui de l'espace, Caillois rejoint le propos de son introduction aux *Littératures contemporaines à travers le monde* et il tire toutes les conséquences qu'entraînent pour l'individu la massification et l'uniformisation culturelles :

En même temps, l'éducation, la publicité, les divers moyens d'information et de persuasion dont disposent les pouvoirs pénètrent l'intimité même de l'individu, lui dictent ses raisonnements et ses goûts. Ainsi risque-t-il de voir diminuer sans cesse la marge consentie à ses mouvements, à ses fantaisies, à ses ambitions et jusqu'à ses vertus.²⁴

Les échanges autorisés par les moyens de communication modernes mettent à mal la singularité des différentes littératures nationales tout autant que celle des individus humains. Ils favorisent une promiscuité intellectuelle et affective qui constitue un véritable danger contre la liberté dont la créativité littéraire constitue l'une des manifestations les plus exemplaires.

Mais Caillois n'en reste pas là. Si Gengis Khan a disparu depuis bien des siècles et si les vastes plaines d'Asie centrale ne sont plus parcourues par des hordes mongoles purificatrices, il bascule d'un continent à l'autre et développe une rêverie sur la nature américaine et sur l'indigène qui, à son contact, aurait gardé une vigueur comparable à celle du nomade. Renouvelant et déplaçant le mythe rousseauiste du bon sauvage, il explique que ce n'est pas le cœur de l'homme que corrompt la civilisation, mais sa singularité qu'elle réduit et qu'une bonne nature peut seule rétablir. À

23. CÉ, p. 123. L'image des « fourmilières » reprend celle de Valéry à la fin de sa première lettre sur « La Crise de l'esprit » quand il évoque ironiquement la conséquence ultime que serait « le miracle d'une société animale, une parfaite et définitive fourmière » (Paul VALÉRY, « La Crise de l'esprit », cité, p. 994). Si elle tend à s'estomper dans ce texte, il faut noter plus largement que la présence de Valéry est manifeste à l'arrière-plan de toute une partie de la réflexion que Caillois consacre aux rapports des civilisations entre elles après la Seconde Guerre mondiale. Cette influence est particulièrement marquée au moment de la polémique avec Lévi-Strauss après la publication de *Race et histoire*. Comme le Valéry de « La Crise de l'esprit » mais aussi d'autres textes des années vingt, Caillois soutient en particulier l'idée, à laquelle Lévi-Strauss est totalement opposé, que la civilisation européenne occupe une place privilégiée par rapport aux autres civilisations.

24. CÉ, « À la louange de l'Amérique ibérique », p. 123-124.

l'espace saturé et paralysant de l'Europe s'oppose ainsi le désert de « l'espace américain [qui] oblige l'homme à l'indépendance, à l'invention, à l'initiative »²⁵. Certes, rien n'est jamais assuré, et dans le lieu même de son affirmation, l'homme peut toujours craindre sa disparition, confronté qu'il est à « la force d'une nature toujours prête à l'éliminer, lui et son ouvrage »²⁶. De la même manière que le développement urbain condamne l'individu à la disparition, la nature menace l'homme. Caillois reprend ici en mineur l'opposition des deux végétations, l'une bonne et désertique, l'autre mauvaise et essentiellement végétale, qu'il exposait déjà au milieu des années quarante et qui réapparaîtra en 1978 dans *Le Fleuve Alphée*. Reste que, s'il évoque les villes que menace une végétation envahissante et s'il appelle l'homme à « se ménager une clairière »²⁷, il n'envisage rien au-delà de ce programme minimum qui consiste simplement en son établissement. Tout se passe comme si la ville était le lieu d'une culture étouffante pour la créativité individuelle, tandis que la nature n'autorisait qu'une créativité humaine réduite à des travaux garantissant sa seule survie ; comme si, au temps historique présent, succession d'événements entassés et amalgame d'identités confondues, ne pouvait s'opposer que le temps figé, pur et idéal des origines de l'humanité.

Et Caillois de développer l'opposition entre le Castillan et l'Indien selon un axe paradigmatique qui enregistre une forme d'essentialisme culturel : d'un côté, on aurait la raison, le travail et le goût du profit ; de l'autre, le désir, la paresse et le sens de l'honneur. Même si elle opère une valorisation opposée à ce que laisserait attendre le discours ethnocentrique, la chute du propos de Caillois ne met absolument pas en cause l'idée d'une différence culturelle inscrite dans la nature de « ces peuples » dont il prétend qu'ils sont « anarchistes d'instinct » :

Je suis reconnaissant à ces terres de constituer un aussi vaste réservoir d'espace, de liberté et d'humanité. Je me réjouis qu'elles soient demeurées intactes et disponibles, protégées par la distance qui les sépare des grandes fièvres, turbulences et fertilités de l'histoire.²⁸

Animé d'une nostalgie que nourrissent ses connaissances ethnologiques et rappelant les années du Collège de Sociologie avec lesquelles il avait pourtant pris violemment ses distances²⁹, au point d'engager une violente

25. CÉ, p. 124.

26. *Ibid.*

27. *Ibid.*

28. CÉ, « À la louange de l'Amérique ibérique », p. 127-128.

29. La différence entre l'avant et l'après-guerre n'en demeure pas moins flagrante, dans la mesure où ce que Caillois recherche dans ses connaissances ethnologiques, ce n'est plus une ivresse morale et un réchauffement du lien social, mais au contraire une forme d'apaisement intime et de refroidissement collectif – non plus un activisme politique

polémique dans les années cinquante contre *Race et histoire* de Lévi-Strauss, Caillois aspire à ce que ces peuples restent fidèles à leur improductivité et conservent « la ressource féconde de leur luxueuse gratuité »³⁰. Hostile à toute idée de progrès comme à toute idée d'une supériorité occidentale, il apparaît cependant que Caillois se refuse à penser le temps et une évolution qui ne soit pas simple disparition. Il y a, d'un côté, le temps présent des villes et des moyens de communication modernes qui amalgame tout, les peuples, les hommes et leurs livres ; de l'autre, le temps immobile des primitifs du Nouveau Monde qui doivent se maintenir envers et contre tout dans leur différence improductive.

On voit l'impasse à la fois théorique et pratique dans laquelle est susceptible de conduire un tel imaginaire historique. Il pourrait en effet déboucher sur une forme de conservatisme culturel favorisant l'entre-soi plutôt que les échanges et le respect de la tradition plutôt que l'innovation : une hostilité donc à l'idée, non seulement d'avant-gardisme ou seulement de modernité, mais aussi d'expansion et de multiplication des influences littéraires. Car si tout contact avec la civilisation occidentale implique une perte de singularité, si tout rapport entre les civilisations consiste en une course vers l'uniformisation, si le lieu cosmopolite qu'est la ville n'est qu'une fourmière disciplinée et anonyme, alors il n'est plus de différence qu'appartenant au passé et le seul combat possible est celui de préserver des différences figées – comme mortes.

Caillois connaît cette tentation, comme en témoigne le texte intitulé « Une idée du classicisme » dans lequel il confie certains de ses goûts littéraires et se risque à des généralisations rapides. Le normalien et agrégé de grammaire le reconnaît d'emblée : « J'ai été personnellement très marqué par les classiques grecs et latins »³¹. Il leur rapporte tout et il en fait des points de référence absolus. Platon lui semble indépassable d'un point de vue philosophique ; les historiens comme Thucydide, Salluste et surtout Tacite sont à ses yeux des écrivains d'une qualité supérieure tant leur prose est dense et clairement articulée ; il goûte le vaste répertoire d'images et de héros qu'offre la mythologie antique et qui permet de dire le monde et de se dire sous le masque de la fable, etc. Caillois ne professe certes pas un repli de la littérature de son temps sur les modèles antiques, pas plus qu'il ne déduit de son goût personnel, fruit d'une certaine éducation et de

qui répondrait à celui des régimes fascistes, mais la conversion aux régulations plus tempérées des régimes démocratiques.

30. CÉ, « À la louange de l'Amérique ibérique », p. 129.

31. CÉ, « Une idée du classicisme », p. 205.

son appartenance à la civilisation occidentale, l'idée d'une supériorité de la culture grecque et latine sur les autres cultures.

Le monde grec et romain n'est qu'un fragment du patrimoine universel. Il est hors de question de lui conférer le moindre monopole. Qu'il soit plus familier le rend seulement plus agissant, lui donne une importance pratique supplémentaire. D'en être nourri ne dispense nullement d'apprendre à connaître les autres héritages de l'humanité.³²

Ce relativisme initial qui le pousse à reconnaître par principe la valeur éventuelle de l'ensemble des cultures du monde n'empêche cependant pas l'auteur de réinstaurer dès la phrase suivante une hiérarchie entre les « héritages » des différentes civilisations :

Parmi eux, le legs de la sagesse chinoise me semble non moins indispensable à tout homme qui se veut ou se prétend cultivé. D'ailleurs, je me demande s'il y a d'autres civilisations classiques, au sens fort du terme, que celles de la Chine et de la Grèce.

En cette matière, j'ai beaucoup déchanté sur l'Inde védique et ne me suis jamais fait beaucoup d'illusions sur le stérilisant Islam. Quant à la Bible, dans un contexte judéo-chrétien, elle fait partie du bagage ordinaire de chacun. Pour l'écrivain occidental moderne, rien ne distingue vraiment Judith d'Électre, ou l'*Ecclésiaste* des leçons du Portique. [...]

Je soupçonne à la fin qu'il n'existe qu'un seul classicisme, mais dispersé aux quatre coins, en tout cas aux deux extrémités de la planète.³³

Le mouvement d'ouverture à la variété des autres civilisations se heurte presque immédiatement à un mouvement inverse de fermeture. Il y a d'abord l'opposition implicite entre un classicisme valorisé et un laisser aller peu louable dont on sait que, pour Caillois, il prend la figure du romantisme et de ses épigones surréalistes ; puis celle entre, d'un côté, l'Antiquité gréco-latine et la Chine et, de l'autre, le reste des civilisations – curieux attelage d'un temps et d'un lieu, d'une époque et d'un pays contre un monde renvoyé pour le reste dans sa totalité – les remarques dépréciatives sur l'Inde et l'Islam l'indiquent clairement – à son indigence civilisationnelle.

De ses goûts tout personnels et fort anciens³⁴, Caillois tire une hiérarchie des civilisations à laquelle il est difficile d'adhérer aussi simplement.

32. CÉ, p. 207-208.

33. CÉ, p. 208.

34. Le goût de Caillois pour la Chine est presque aussi ancien que son goût des auteurs grecs et latins acquis lors de ses études en classes préparatoires et à l'École Normale Supérieure : il remonte à la seconde moitié des années trente et à sa fréquentation des cours de Marcel Granet à l'École Pratique des Hautes Études. Caillois admire le spiritualisme matérialiste des Chinois, le regard qu'ils portent sur les pierres mais aussi leur esprit classificatoire, leur sens de l'ordre et la façon dont ils soumettent l'individu à la société.

Mais ce qui frappe, d'un texte à l'autre, c'est surtout la difficulté à penser l'échange dynamique entre les cultures. Concernant le Chinois, l'ouverture est pensée sur le mode du semblable : l'autre n'est pas apprécié dans sa différence mais à condition d'être identique à soi – c'est au moins ainsi qu'il est perçu et selon ce critère qu'il est évalué ; concernant l'Indien d'Amérique, l'autre est bien accepté et apprécié dans sa différence mais il doit rester lui-même et il est renvoyé à un primitivisme improductif dont on peut se demander s'il est susceptible de déboucher sur l'élaboration d'une œuvre littéraire. Rétive devant le passage du temps et devant toute perspective de transformation, la pensée de Caillois s'oppose très nettement à tout ce qui aujourd'hui, venu d'abord de certains penseurs français et après un détour par les États-Unis, nous est proposé comme modèles pratiques et théoriques d'invention de soi pour les individus et pour les peuples. La pensée de Caillois interdit de considérer tous ces processus d'hybridation discursive et identitaire étudiés par des auteurs comme Homi K. Bhabha : mimétisme ou *mimicry* (pour reprendre une catégorie chère à Caillois dès « Mimétisme et psychasthénie légendaire » mais dont fait aussi usage Homi K. Bhabha³⁵) permettant une mise en crise des représentations usuelles, l'apparition de discours nouveaux et de nouvelles catégories de perception de la réalité – rien de moins que l'émergence d'une singularité créatrice. À rebours d'une pensée étroitement ethnocentrique, Caillois n'affirme certes pas la supériorité de la civilisation occidentale. Mais ce qui prime à ses yeux, c'est la différence comme état – non pas le mouvement qui pousse chaque entité à toujours se différencier d'elle-même mais le conflit par lequel elle se distingue des autres, non pas la pluralité mais l'opposition et le partage : le blanc, d'un côté ; le noir, de l'autre.

On retrouve ici, non pas simplement le motif, mais une pensée de l'échiquier qui présente deux avantages : l'échiquier constitue d'abord un tout fini et ordonné ; il contient ensuite des éléments clairement distincts. Il conjugue donc les deux caractéristiques de l'unité et de la dualité – non de l'ouverture et de la diversité néanmoins. Le nombre de cases reste en effet fixé à soixante-quatre ; la juxtaposition des cases blanches et noires

35. Si Homi K. Bhabha ne cite pas le nom de Caillois, il est en revanche très inspiré par les travaux de Lacan qui, lui-même, s'appuie dans un article théorique décisif sur les faits de mimétisme tels que les expose Caillois dans son article de 1935. Voir Roger CAILLOIS, « Mimétisme et psychasthénie légendaire » [*Minotaure*, n° 7, 1935], MH, p. 86-122 ; Jacques LACAN, « Le Stade du miroir comme formateur de la fonction du *Je* telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique » [1949], *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, collection Le Champ freudien, 1966, p. 93-100 ; Homi K. BHABHA, « Du mimétisme et de l'homme : l'ambivalence du discours colonial », *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale* [1994], traduit de l'anglais (États-Unis) par Françoise BOUILLOT, Paris, Payot, 2007, p. 147-157.

ne laisse place à aucune autre couleur et se répète invariablement. Caillois pense la binarité, pas la pluralité, pas le multiple, et surtout pas le tiers – pour lequel il ne laisse jamais de place. L'échiquier, s'il marie le blanc et le noir, ne les mélange pas et n'autorise nulle variation chromatique nouvelle. Cette polarisation tranchée peut toutefois à tout instant s'annuler : les civilisations antiques et chinoises s'opposent aux autres civilisations mais la littérature mondiale menace d'absorber et dissoudre l'ensemble des littératures nationales. Et de même – plus largement : le plan de l'ouvrage est en deux parties, d'un côté, ce qui relève de la nature, de l'autre, de la culture, mais les deux parties n'en font finalement qu'une si l'on considère que c'est en fait la nature qui règle l'ensemble des phénomènes.

Tel est l'enjeu d'une pensée idéale de l'échiquier – qu'on pourrait opposer à une pensée dégradée de la fourmilière : mettre en relation le différent tout en maintenant la différence et empêcher l'apparition du nouveau, penser l'unité sans sacrifier la dualité – raison pour laquelle Caillois, réfléchissant à diverses variantes qu'il serait possible d'infliger aux jeux des échecs ou à l'échiquier lui-même (multiplication des cases, des types de pièce ou des joueurs, ajout de cases d'autres couleurs, transformation de la forme du plateau, différenciation de la valeur des cases, etc.), les récuse finalement toutes :

Certes, rien n'empêche d'inventer sans cesse de nouvelles subtilités. Mais si l'on s'obstine dans cette voie, qu'en sortira-t-il ? Les échecs ne seront plus un jeu, mais une manière de calque de la vie. Il s'en faudra de peu, mais ce peu demeurera peut-être un abîme, pour que le jeu ne soit pas confondu avec la vie elle-même, qui n'a pas soixante-quatre cases égales et des pièces en nombre compté, où les règles sont imprévues et changeantes, où la partie a commencé avant le joueur et continue après lui.³⁶

Jouant la répétition (et les sciences de la nature) contre l'événement (et les sciences de l'homme) ou encore la structure contre l'histoire³⁷, la pensée de l'échiquier est une pensée contre la vie, plus exactement une pensée par laquelle Caillois s'efforce de contrôler la poussée créatrice de la vie en lui imposant un ordre immuable mais dans le cadre duquel – c'est essentiel – il peut vagabonder.

36. CÉ, « L'Imagination rigoureuse » [1968], p. 39 et Œ, p. 612.

37. C'est en ce sens, finalement assez vague, que l'on peut parler d'un Caillois structuraliste : sensible à l'unité du monde et aux lois sous-jacentes qui l'organisent, plutôt qu'aux transformations de l'histoire. Mais cette attention de Caillois n'est pas d'origine linguistique et ne doit rien à la pensée de Saussure ; elle ne le conduit de surcroît en rien à quitter le plan des réalités phénoménales (et libidinales) pour des modèles théoriques plus abstraits et formalisés.

Car Caillois vagabonde, zigzague, comme il l'écrit lui-même, dans la nature à la recherche des pierres ou au contact de la forêt tropicale comme dans l'espace mondial des lettres qu'il parcourt des rives du Rio de la Plata à celles du Fleuve Jaune. L'auteur a beau s'inquiéter de l'uniformisation littéraire, il ne bascule jamais dans l'idée d'une forteresse littéraire assiégée et, là aussi, il suit les diagonales d'une culture dont la richesse est une invitation à rompre les classements et les cloisonnements trop rigides dont il regrette cependant lui-même la dissolution.

C'est ainsi un tout autre Caillois que l'on retrouve dans une réflexion conduite à l'occasion d'une enquête de 1956 réalisée par Queneau auprès de certains grands esprits du temps concernant la sélection de cent ouvrages pour une bibliothèque idéale. Son propos est marqué par l'embaras, non seulement quant aux critères qu'il conviendrait de respecter, mais même quant à la possibilité de leur être fidèle. Doit-il établir une liste de « chefs-d'œuvre consacrés » ou suivre son seul « plaisir personnel »³⁸ ? Mais un homme ne ressent pas toute sa vie le même attrait pour la même sorte d'ouvrages, et il est donc impossible de fixer une liste selon le seul critère du goût. Pire encore, pour établir une liste reflétant réellement un goût personnel, il faudrait avoir tout lu. Or ce n'est le cas de personne, et Caillois se trouve bien obligé de concéder qu'il a privilégié les littératures qu'il connaît le mieux, c'est-à-dire les ouvrages français, latins, grecs, espagnols et, dans une moindre mesure, chinois. Ce qui caractérise la position de Caillois, c'est l'idée de relativisme, à laquelle cette fois il se tient et qui explique très largement la dernière phrase désenchantée de son texte :

Je comprends que je me suis acquitté d'une tâche vaine, regardant cette liste où presque tout demeure arbitraire ou accidentel et qui n'est même pas significative, sinon justement par la nature des scrupules que j'ai mis à l'établir.³⁹

On peut bien arrêter une liste de ce type mais cette dernière ne vaut que pour son auteur, c'est-à-dire qu'elle ne saurait prétendre à une quelconque objectivité – autrement dit : c'en est fini, non pas forcément du canon des grands ouvrages, mais de la prétention d'une élite européenne cultivée à établir et à figer ce canon, tant la liste est longue des livres que chacun de ses représentants a mal jugés ou simplement pas lus ; fini également, non pas des goûts et des couleurs, mais de la croyance qu'un individu pourrait figer à jamais sa sensibilité et accéder ainsi à la vérité de son être.

38. CÉ, « Cent ouvrages pour une bibliothèque idéale » [1956], p. 223.

39. CÉ, p. 227.

Devant cette remise en cause de la suprématie de la culture européenne comme de sa propre position de sujet, Caillois aurait pu se raidir ; il s'assouplit : la liste des ouvrages qu'il envoie à Queneau est l'une des plus ouvertes de tout le volume, et dans les directions les plus variées. Et l'auteur de rassembler dans sa bibliothèque idéale des ouvrages aussi divers que les *Confessions* de Saint Augustin, *Le Vicomte de Bragelonne* d'Alexandre Dumas ou le *Popol-Vuh* des Mayas : les temps et les lieux se mêlent ; l'enfance et l'âge adulte ; la littérature, la philosophie et les textes sacrés – réunis dans le plus grand éclectisme et formant finalement le portrait intellectuel et spirituel d'un Caillois mélancolique et joueur qui accepte d'être pris dans les remous incontrôlables d'un temps – le sien – et des mille aléas de sa vie.

C'est ce consentement qui le sauve d'une tentation conservatrice du même coup insuffisante à définir sa position. Caillois prend ainsi place aux côtés de ces grands écrivains, intellectuels et éditeurs français des années d'après-guerre qui, sous l'influence à retardement des mouvements d'avant-garde français des années vingt et trente, acceptent d'ouvrir et de parcourir l'horizon élargi des lettres mondiales. Si les noms déjà mentionnés de Saint-John Perse⁴⁰, d'Étiemble ou de Queneau s'imposent ici, des figures comme celles de Paulhan, Lévi-Strauss ou Leiris contribuent elles aussi à renforcer cette idée d'un patrimoine commun à l'ensemble de l'humanité et auquel chaque civilisation contribue à sa façon par les œuvres exceptionnelles qu'elle a suscitées. Caillois est des leurs : passeur de premier ordre qui accueille les grands esprits du monde entier au sommaire de la revue *Diogène* ; orchestre la publication de la série Unesco des œuvres représentatives et contribue à raviver le souvenir des grandes œuvres du patrimoine littéraire mondial ; dirige chez Gallimard la collection « La Croix du Sud » et favorise – y compris par ses propres traductions – la diffusion de la littérature sud-américaine en France et en Europe.

Malgré les craintes qu'il en conçut parfois et qui le conduisirent à douter de la pérennité de son œuvre, Caillois fut et demeura un esprit ouvert à toutes les curiosités, entre autres littéraires, sans pour autant

40. L'admiration que Caillois éprouve pour Saint-John Perse joue un rôle fondamental, non seulement dans son retour vers la poésie, mais aussi dans sa reconnaissance de la valeur des différentes civilisations. Sur ce point, voir Guillaume Bridet, « Des illusions de l'ethnologie à la rigueur poétique : Caillois, Lévi-Strauss et Saint-John Perse », *Saint-John Perse (1942-1960) : une poétique pour l'âge nucléaire*, Actes du colloque organisé par les universités de Paris III et Paris IV (Paris, 23-24 janvier 2004), textes réunis et présentés par Henriette LEVILLAIN et Mireille SACOTTE, Paris, Klincksieck, 2005, p. 137-158.

connaître le sort du délogé qui, ayant atteint « la réalité ultime », ne devint plus que « grisaille »⁴¹ – cases blanches et cases noires fondues les unes sur les autres. Mais dans la tension qui les anime et dans leur tonalité mélancolique, les réflexions de *Cases d'un échiquier* consacrées à l'idée de littérature mondiale donnent accès à la genèse toujours relancée d'un grand esprit, au combat contre soi-même – ses propres peurs, celles du pays ou de la civilisation auxquels on appartient – que constitue toujours l'ouverture aux autres et au monde : acceptation du renouvellement incessant de la vie qui est aussi et toujours confrontation avec sa propre mort.

41. CÉ, « Récit du délogé » [1959], p. 331 et Œ, p. 475.